La Morale chinoise

[Nous extrayons ces pages d'un beau roman publié en 1899 par Matgioï chez Ollendorff: *le Maître des sentences*. Nous souhaitons que nos lecteurs goûtent toute l'esthétique de ces raisonnements subtils et qu'ils s'en puissent faire comme une transition aux conseils presque identiques des Évangiles sur les mêmes sujets.]

Vois donc quelle place tiennent, au bout d'un siècle, les actions des hommes, et si l'on sait, quand on se sert d'une belle invention, ou qu'on applique une bonne loi, le nom de leurs auteurs. Qui a découvert la boussole ? Qui la poudre ? Qui a nommé le zodiaque? Qui a décrit la forme de la Terre? Tu n'en sais rien ; tu en attribues le mérite à d'heureux imposteurs. Seul le livre donne l'immortalité ; ton esprit reste en tes discours ; et tes discours, s'ils valent, sont gardés dans les livres et sur les papiers souples ; les petits enfants y apprennent à lire, et les jeunes hommes en répètent les caractères ; c'est ainsi que ton âme devient éternelle et se répand dans le monde. Mais, hors cela, vois même, en nos familles, la place matérielle, que tient l'aïeul après dix ans de tombeau. D'abord, je le sais bien, précieusement on garde sa

place sur le lit et au foyer, on respecte ses traditions ; on laisse en place tout ce qui le rappelle, ses vêtements, sa plume et son turban ; puis, un peu après, on assemble tout dans une armoire, parce qu'il est venu un petit enfant auquel il faut faire de la place ; puis on a besoin de l'armoire, et on relègue les vieux souvenirs au fond de la chambre où l'on ne va plus ; et un jour enfin, le petit-fils, qui n'a rien connu de son ancêtre, se débarrasse de cet amas encombrant et suranné. Rien ne demeure du mort, que sa tablette à l'autel de famille, et son esprit, s'il a méritoirement transmis à ses enfants l'héritage d'âme qu'il avait hérité de ses pères. Et, peu à peu, il se confond dans la race dont il fut un chaînon et dont le nom même se perd.

Et cela est un bien. La gloire ? égoïsme posthume : continuation, par delà le tombeau, de notre individualisme condamnable. Fuis-la, et réjouis-toi de la médiocrité, conserve, sans y rien changer, l'esprit et les pensées et les gestes de ta race ; et quand tu y rentreras, morceau anonyme, tu vivras éternellement, dans sa collectivité, de l'existence propre que tes fils te feront dans leur âme et tu participeras, à ton rang, aux souvenirs, aux hommages et aux sacrifices qu'ils feront à cette entité véritable qui est la somme de leurs ancêtres. Ainsi seulement tu vivras de la vie générale des races, qui peut seule être aussi la vie immortelle. Mais si tu préfères un culte individuel, bientôt ton flambeau s'éteindra dans les ténèbres qu'amoncellent les années ; rien ne ressuscitera ta gloire disparue ; rien ne rajeunira ton souvenir oblitéré ; tu tomberas

dans le néant, réparateur de ton orgueil ; tu ne seras plus que le vide, créé toi-même autour de toi. Et l'isolement orgueilleux deviendra le funèbre abandon et le définitif oubli. Punition sévère et divine de ceux qui méprisèrent les suites, les progressions et les chaînes, qui s'érigèrent à côté et au-dessus des leurs, et que la foule future oubliera sur leur vain piédestal. Chaînon, reste dans la chaîne ; fil obscur, ne déserte pas la trame du divin tisserand. Transmets les usages, les coutumes, les dépôts sacrés, et tu seras revêtu de l'immortalité des choses transmises. Là seulement est ton devoir, et tandis qu'ainsi tu vivras, la gloire des plus anciens maîtres du monde ne sera plus que l'assemblage de syllabes étranges et mortes, qui frappera l'oreille sans entrer à l'âme, dont le vain bruit subsistera, et d'où la vie aura disparu.

— Le bien donc seul nous fait vivre dans la mémoire des hommes ? et alors les hautes volontés et les grands desseins, et les fortes conceptions ne servent de rien ? et vous n'accordez le mérite de l'immortalité qu'à la pitié, à la charité, à la bienfaisance et à tous ces tendres sentiments, qui ne sont vraiment à leur aise que dans les âmes féminines ?

— Tu parles comme un rhéteur, interrompit le jeune Thang. Si tu fais le bien pour réjouir ta sentimentalité, ton action demeure une des formes de l'égoïsme et trouve la seule récompense qu'elle mérite dans l'émotion douce que tu éprouves. Tu te satisfais toi-même, et le résultat ne va donc pas plus loin que toi-même.

— Eh, ajouta Luat, il ne s'agit pas de faire du bien



pour le résultat que cela donne, soit chez soi, soit chez les autres. La belle aventure, que de faire du bien à autrui, soit parce qu'autrui en aura de la reconnaissance, soit parce qu'il augmentera sa vie physique ou intellectuelle de quelques avantages qui te feront honneur !

— Cependant, exclama Ayriès interloqué, il faut faire le bien avec discernement, et ne l'adresser qu'à ceux à qui il peut profiter.

— Erreur occidentale et féminine ! riposta Luat. C'est pour avoir nourri cette erreur que vous considérez la bienfaisance comme la conséquence de la sentimentalité, impression en somme inférieure. Il y a toujours un soupçon d'orgueil à prévoir, à scruter, à combiner les conséquences de ce que l'on fait. Si tu ne fais le bien qu'envers ceux qui le méritent, tu localises ton ardeur, et tu diminues la valeur de ton sacrifice, puisque tu veux, avant de l'accomplir, savoir s'il rapportera quelque chose. Mais faire le bien, sans savoir, sans vouloir surtout savoir comment celui qui le reçoit en profitera et le faire également à ceux qui le méritent et à ceux qui le dédaignent, voilà l'action vraiment méritoire et qui nécessite une force de volonté, et une continuité de résolution, auprès desquelles les grands desseins et les caractères bien trempés dont tu parlais tout à l'heure ne sont que d'insuffisantes ébauches. Faire le bien pour soulager tel ou tel, dont les souffrances font mal à ta délicatesse, c'est une œuvre d'individualisme. Mais faire le bien, aveuglément, à tous, et toujours, pour réparer, autant qu'il est en toi, l'universelle injustice au milieu de

laquelle tu vis, et traiter de la même indifférence la reconnaissance et l'ingratitude, voilà l'action seule digne d'un disciple du véritable Dieu. Et celle-là est plus pénible que tous les exhaussements, que tous les héroïsmes, et te vaudra, à toi-même, la récompense et l'immortalité que tu n'auras pas cherchées. Mais peut-être ce sujet est-il trop grave encore pour tes oreilles ; laissons là ces propos qui ne conviennent guère pour un homme qui monte encore à cheval, et viens fumer quelqu'une de ces pipes, où tant d'autres, avant toi, trouvèrent déjà le repos de l'esprit contrit, et, plus tard, la solution des problèmes cherchés. Ce que je viens de te dire peut te paraître excessif ; tu y sens cependant un grand fonds de vérité, un peu obscure, mais qui doit s'accorder aux préceptes de ta religion occidentale, comme elle s'accorde à la nôtre. Mais cette vérité ne t'apparaît que comme des éclairs brillants et fugitifs derrière des nuées lourdes et orageuses. Laisse faire le temps et l'enseignement des livres, peu à peu écouté. Et, d'un œil désormais habitué à ses rayons, tu découvriras bientôt l'éclat de la grande lumière. Rien n'échappe à qui sait attendre et se contenter de la page du jour.

MATGIOÏ.

